

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Un Montheysan au Chili

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 324-333

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Un Montheysan au Chili

Une année déjà s'est écoulée depuis la mort du Père Vannay, dans le lointain Chili. Nous tenons cependant, malgré le retard et la distance, à rendre hommage à la mémoire de cet Ancien, qui était demeuré un fidèle ami de l'Abbaye et en particulier de nos *Echos*, auxquels il apporta une sympathique et intéressante collaboration.

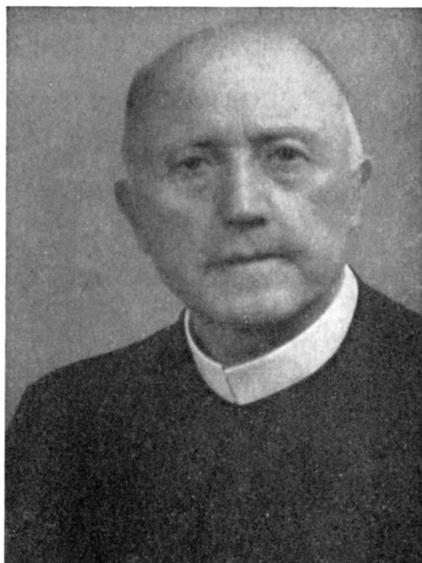
Jeunesse ardente

Arthur Vannay était né à Monthey, en 1885, et c'est là qu'il fit ses classes primaires. A treize ans, il vint, comme beaucoup de Montheysans, suivre les cours du Collège voisin, où le chanoine Joseph Chambettaz l'accueillit en classe de Principes. La férule du maître ne devait pas être bien lourde, puisque, sur 30 élèves, le tiers obtint des prix, ce qui est autant un témoignage de la bonté du professeur que du travail et de l'application des disciples. Vannay fut le 10^e élu ; il devait, d'ailleurs, tout le long de ses études, se montrer assidu et, plusieurs fois même, il remportera des prix.

Ayant régulièrement suivi la filière, il était parvenu en Physique, en 1905—1906, mais n'acheva point l'année. Son étoile le conduisit en Belgique où il entra dans la Congrégation des Rédemptoristes, poursuivit sa formation philosophique et théologique et fut ordonné prêtre en 1912. Le 22 septembre, il célébrait à Assert sa Première Messe, à laquelle eut le privilège d'assister son frère, M. Edouard Vannay, décédé il y a deux ans et qui fit partie du Conseil communal de Monthey.

On ne boudait pas, dans la famille, les affaires publiques. M. Edmond Donnet a raconté avec verve les événements

musico-politiques qui enfièvreèrent Monthey durant l'hiver 1904-1905. Les radicaux avaient triomphé aux élections bourgeoises de décembre et leur victoire avait été fêtée bruyamment et sans égards pour leurs adversaires. Ceux-ci décidèrent une riposte : au concert de Nouvel-An donné par l'Harmonie, dix conservateurs font retraite sur l'Aventin...



Parmi les rebelles se trouvaient les deux frères Vannay : Arthur et Edouard. Exclus de l'Harmonie, ils furent naturellement au nombre des tout premiers fondateurs de la Lyre, la nouvelle société rivale... Cette année-là, Arthur Vannay était élève de Philosophie, mais l'on voit que saint Thomas d'Aquin et Descartes n'accaparaient pas tout son temps...

M. Joseph-Marie Detorrenté, qui a recueilli quelques souvenirs sur le Père Vannay, nous dit qu'il eut une jeunesse laborieuse et qu'il était « un garçon plein de vie et

d'entrain, estimé de tous ses condisciples pour sa jovialité, son humour de bon aloi et son caractère loyal ».

En avril et mai 1906, — c'était donc peu avant son départ de Saint-Maurice, — Arthur Vannay publia dans les *Echos* une étude pleine d'allant sur *Théodore Botrel et les chansons de chez nous*. Le jeune auteur ne cache pas sa joie de parler du chancre breton ; d'ailleurs, son enthousiasme est partagé par ses camarades, car, dit-il, « pour nous qui l'aimons depuis longtemps et qui possédons tous dans nos carnets quelque pièce du poète breton, nous avons ressenti de la joie de le savoir vivement applaudi et de voir augmenter sa popularité ». Cette jeunesse ne craignait pas de prendre parti ! Botrel faisait alors une tournée en Suisse et y remportait d'éclatants succès.

Arthur Vannay cherche, dans son article, à situer la place du barde breton, et pense qu'elle ne doit pas être éloignée de celles occupées jadis par les aèdes de la Grèce antique ou par les trouvères du moyen âge. La sonore langue armoricaine rebute sans doute moins le monde cultivé qu'il ne s'étonne de l'accent chrétien qui imprègne cette poésie venue du pays des landes couvertes de genêts, de menhirs et de dolmens. Le jeune auteur relève la variété de l'œuvre botrélienne, où la note héroïque faite des souvenirs glorieux de la province et de ses légendes, s'allie aux berceuses et aux complaintes, à la fantaisie et à une gaité robuste et saine. Fraîcheur, poésie, mais surtout sentiment profondément religieux qui change de tant de fadaïses vulgaires !

La devise de Botrel, son idéal, — et cela conquiert le cœur et l'âme ardente de notre collégien — la voici : « J'aime, je chante et je crois ! »

Aux extrémités de la terre

En 1913, le jeune Père Vannay est envoyé au Chili, où il consacra tout son dévouement à l'enseignement, à la prédication et au ministère pastoral. Tournant le dos à l'Occident, dont le sépare l'immense barrière des Andes, le Chili regarde le Pacifique et nous paraît aux extrémités de la terre... Le ministère du prêtre y est particulièrement

difficile, ainsi que le montre un article de la revue *Ecclesia* d'août 1957, que nous signale M. Detorrenté :

Le Chili est un pays de six millions d'habitants... Dans les grandes villes, on a parfois un prêtre pour 30.000 catholiques. Les distances aggravent encore le problème. Au Chili, il y a un désert au nord et des montagnes partout, de telle sorte que la population est dispersée de façon très irrégulière. Parfois, un curé a des gens dans sa paroisse qui sont distants les uns des autres d'une journée de voyage à cheval, et il arrive que le cheval soit le seul moyen de locomotion dans les montagnes.

« En toutes circonstances, nous écrit M. Detorrenté, le Révérend Père Vannay prodigua les trésors de son cœur et de son intelligence. Prêtre zélé et dévoué, il fit rayonner autour de lui les vertus chrétiennes, la bonté et la charité. Par ses mérites et son apostolat, il a grandement servi l'Eglise et honoré sa Congrégation et notre pays en terre lointaine ».

Découverte d'un monde

Une fois établi dans son champ d'apostolat et familiarisé avec lui, le Père Vannay, qui n'a pas oublié le Valais ni Saint-Maurice, envoie à M. le chanoine Broquet, directeur des *Echos*, une très intéressante relation sur le Chili, que le rédacteur fait débiter en tête du fascicule d'août 1919.

Avec un pressentiment que l'évolution ultérieure du monde justifie hautement, l'auteur invitait déjà, au lendemain de la première guerre mondiale, les Européens à sortir du cadre habituel de leurs pensées en s'intéressant aux choses hors d'Europe. Il nous pressait de mieux voir et de mieux comprendre les nations d'Outre-Mer, d'étudier leur formation, leur développement, de leur vouer, en un mot, « toute l'attention qu'elles méritent ». Déjà, il pressentait que le leadership européen touchait à sa fin et que les peuples des continents neufs abordaient à la maturité et à l'autonomie.

Ce Chili, qui est devenu sa nouvelle patrie, le Père Vannay l'étudié avec une profonde sympathie. D'ailleurs, il se plaît à découvrir entre lui et la Suisse de « nombreux points de rapprochement », et c'est, dit-il, pour établir ces rapports qu'il a pris la plume.

Il esquisse la géographie de ce Chili, allongé, dit-il, « comme une fourreau d'épée », selon l'expression d'un ancien chroniqueur, entre la Cordillère des Andes et l'Océan Pacifique, et qui ne mesure pas moins de 4200 km de longueur pour une largeur moyenne de 200. La splendeur naturelle ne laisse pas notre auteur insensible, mais c'est surtout à ses habitants qu'il s'attache. Leur histoire est passionnante, cette histoire dans laquelle se mêlent les fastes mystérieux et les combats épiques, les convoitises sordides des conquistadores, la fierté et le courage des indigènes. De 1540 à 1810, trois siècles de luttes ardentes mettent aux prises Chiliens et Espagnols, jusqu'au jour où, l'indépendance recouvrée, la jeune République affronte de nouveaux problèmes, politiques et économiques. Le Père Vannay traduit, à l'intention de ses lecteurs, un *Episode épique des derniers temps de la guerre d'Araucanie*, dont la noblesse s'apparente à celle des vieux poèmes homériques.

Les conditions géographiques et les péripéties de l'histoire ont modelé le caractère des habitants. Issus d'un métissage indo-espagnol, les Chiliens possèdent les qualités des deux races qui les ont formés : ils sont vigoureux, fiers, indépendants, courageux, indomptables...

Les richesses naturelles abondent, mais ne sont peut-être pas encore assez exploitées. Quant au ministère spirituel, il est en butte à bien des difficultés résultant des cruautés et des injustices des anciens dominateurs européens, de la méfiance des indigènes, de l'alcoolisme, de la polygamie, des distances, de la rareté du clergé, etc.

Mais notre auteur conclut son étude sur une note d'optimisme malgré tout : « Pays de fortes attaches traditionnelles et de vif amour du progrès, pays de glorieux passé et brillant avenir, tel nous est apparu le Chili. »

Au printemps 1923, sur l'invitation du Gouvernement chilien, se tint à Santiago une Conférence panaméricaine où, entre autres problèmes internationaux, les diplomates discutèrent

surtout du... désarmement ! Tant il est vrai que les problèmes demeurent les mêmes et ne sauraient trouver de solution véritable et durable en dehors d'une élévation spirituelle et morale qui, seule, pourrait rapprocher les points de vue.

L'événement important que constituait la Conférence de Santiago fut, pour le Père Arthur Vannay, l'occasion de revenir dans nos *Echos* de l'été 23 sur le Chili. Il tente de tracer les linéaments de la politique sudaméricaine, dans un continent rongé par les rivalités et les inquiétudes, et où serait tellement désirable l'accord des trois principales puissances : Argentine, Brésil et Chili, l'A B C, comme on a pris l'habitude de les nommer !

Le correspondant de notre revue résume l'histoire des longues luttes qui ont opposé entre elles les nations sud-américaines, et maintenant encore, se demande-t-il, la solution des problèmes en suspens viendra-t-elle de la force ou de la raison ?

Problèmes religieux en Amérique latine

De tous les problèmes qui concernent l'Amérique latine, celui qui, naturellement, passionne le plus notre missionnaire, est celui de l'évangélisation. Il le traite au cours de plusieurs pages dans les *Echos* en 1926.

Le Père Vannay rappelle d'abord les données démographiques du Chili, afin que le lecteur se fasse une idée exacte de « l'état social de ce beau pays ». Hélas ! on ne saurait oublier les pratiques éhontées des conquistadores. Par exemple, écrit le Père Vannay, le chef espagnol Pedro de Valdivia, en arrivant à Santiago, au milieu du XVI^e siècle, conclut avec le cacique Michimalongo, maître de la contrée, « un traité dont l'une des clauses obligeait l'Indien à livrer aux envahisseurs cinq cents femmes destinées au travail des mines et à l'extraction de l'or. Ces malheureuses ne tardèrent pas à devenir les mères de toute une génération de métis, qui, en se multipliant, formèrent la classe inférieure de la population chilienne, la plus nombreuse aussi et sur laquelle reposent encore les travaux les plus pesants, les " œuvres serviles " ». Il faut encore se rappeler que des

Indiens devaient subir le joug espagnol et que les prisonniers de guerre étaient souvent réduits en esclavage, malgré les défenses réitérées des rois d'Espagne. Mais Madrid était si loin !

Et à côté de tels abus, les conquistadores se voulaient apôtres... : mieux vaudrait-il dire qu'ils ne se contentaient point de leur domination temporelle, mais qu'ils y ajoutaient encore l'ambition d'une conquête spirituelle pour laquelle ils étaient fort mal préparés, quelles que fussent leurs intentions intimes. Voici ce qu'écrit le Père Vannay : « Il y avait dans la mentalité des conquérants espagnols quelque chose de l'absolu et simpliste " Crois ou meurs " des Maures. Tout ce qu'ils atteignaient devait être catholique et sujet du roi d'Espagne. Une instruction sommaire et une adhésion plus ou moins sincère leur suffisaient. Quant à la vie chrétienne elle-même, ils eussent été mal venus de se montrer très exigeants, avec les exemples qu'ils donnaient ! »

Ces malheureux héritages du passé expliquent les déficiences du présent que l'on ne comprend pas : des catholiques s'offusquent parfois de ces rappels comme d'une calomnie ; d'autres s'en font une arme de combat contre le catholicisme. La réalité avait été mieux saisie par le Père Vannay qui, connaissant les méthodes des conquistadores, hommes de guerre et hommes politiques, estimait que « l'adaptation à un vrai catholicisme est encore à faire pour la grande majorité des indigènes de l'Amérique du Sud, adaptation difficile pour tous en général et pour ceux du Chili en particulier ».

Notre auteur s'est appliqué à pénétrer les croyances mystérieuses des Indiens, dont on ne saurait nier la survivance, la " superstition ", jusqu'au seuil de notre époque. Les phénomènes naturels ont, de tout temps, impressionné les hommes et l'on sait le rôle du tonnerre dans la mythologie des Romains et des Grecs, des Gaulois ou des Germains. Il en va de même chez les Araucans du Chili : « Ils croient en un esprit qui préside aux phénomènes naturels plus imposants, comme le tonnerre ; de là vient qu'ils l'appellent *Pillan*, le *Tonitruant* ».

Ils croient aussi très fortement à un esprit mauvais, qu'ils nomment *Alhoué*. Cet esprit méchant les poursuit sans cesse

et ils doivent se prémunir contre ses assauts. « Cet esprit ennemi peut s'incarner, pensent-ils, dans un certain oiseau noir dont le cri a l'apparence d'un rire moqueur et a pour effet d'attrister l'Indien, de le décourager dans ses entreprises, de lui faire rebrousser chemin s'il est en voyage ».

Les Araucans pratiquent un culte ou plus exactement un rite qui rappelle plusieurs rites antiques et qu'ils célèbrent à l'occasion de grands rassemblements. Voici comme le décrit notre correspondant :

Alors ils tuent un animal, en répandent le sang comme en libation ; le cœur, traversé par une branche de cannellier — leur arbre sacré —, est porté en procession avec accompagnement de danses et d'invocations répétées en chœur. La chair est mangée et, après la fête, les os sont soigneusement ramassés et jetés dans une rivière voisine, parce qu'on tiendrait pour une profanation qu'ils fussent la proie des chiens.

Le Père Vannay rapporte encore d'autres coutumes indiennes, comme, autrefois, la mise à mort d'un ennemi fait prisonnier, des actes de sorcellerie ou de magie, certaines recettes de médecine...

En ce qui regarde l'au-delà, « les Araucans croient bien à une autre vie, mais sans aucune idée précise sur la vraie situation de la " terre des esprits " ; tout au plus supposent-ils qu'elle se trouve de l'autre côté de l'Océan ». D'ailleurs, ils pensent que « les morts accompagnent les vivants dans les combats contre les ennemis de la patrie et les soutiennent de leurs encouragements et de leurs félicitations ».

Une dernière citation nous fera assister à des funérailles :

Après la mort de l'Indien, son cadavre reste exposé pendant plusieurs jours. Puis ses proches parents l'emportent à sa dernière demeure, et les femmes l'accompagnent de leurs lamentations pendant que l'une d'elles répand des cendres sur le sentier pour empêcher le mort de revenir à son ancien logis. Le cadavre se place dans la sépulture assis, regardant vers l'ouest, direction qui doit être celle du séjour des morts. La selle et les armes du défunt sont placées à côté de lui ; on y ajoute quelques provisions pour le voyage et quelques pièces de monnaie ou de verroterie pour qu'il paie son passage au Caron indien. On ferme alors la sépulture

et, au-dessus, si c'est un chef ou cacique qui est mort, on étend sur un chevalet la peau de son meilleur cheval. De celui-ci on aura bien soin de manger la chair, dont les Indiens sont friands.

En terminant la série de ses « reportages », le bon missionnaire salue les « jours nouveaux » qui permettent enfin à un catholicisme authentique de se répandre et de sauver ces sympathiques populations pour leur bonheur et pour le plus grand profit de toute la nation chilienne.

Patrie lointaine...

Depuis près de quarante ans, le Père Vannay se dépensait sans limite au service de ses chers Indiens. Mais il n'oubliait point son Valais. La joie lui fut donnée de mettre le cap sur l'Europe et, en août 1952, Monthey revoyait le bon missionnaire. Sa famille, sa paroisse, la population entière partageait la joie de ce revoir, après une si longue absence...

Le Père Vannay eut la délicate pensée de revenir saluer aussi les vieux murs de l'Abbaye de Saint-Maurice qui avaient abrité ses études au temps lointain de sa jeunesse, mais rares furent les visages de ceux qui l'avaient connu autrefois : un chanoine Fumeaux, un chanoine Fleury, un ou deux autres encore. Le chanoine Broquet, qui était encore parmi nous, ne manqua pas d'évoquer les pages intéressantes que l'aimable et érudit visiteur avait adressées naguères à notre revue et, avec les encouragements de notre prédécesseur à la rédaction des *Echos*, nous demandâmes au Père Vannay de nous envoyer, après son retour au Chili, de nouvelles chroniques sur cette terre lointaine qui était devenue pour lui une véritable patrie. Le Père nous les avait promises et nous nous réjouissions en supputant combien il serait intéressant de comparer la vision que le jeune missionnaire avait eue de ce pays au début du siècle, avec celle qu'il nous en donnerait quarante ans plus tard ! En février 1953, il repartit définitivement pour le Chili, où son immense paroisse le réclamait. On devine le déchirement que dut éprouver le noble et courageux missionnaire, qui, parvenu aux approches de la septantaine, acceptait de repartir pour l'autre hémisphère !

Malgré notre désir et malgré sa promesse, le Père Vannay, accaparé par son ministère et bientôt atteint par les fatigues de l'âge, ne put nous envoyer les articles espérés. D'ailleurs, il avait rempli sa pleine mesure et, le 25 août 1957, à Cauquenes, ville du Chili central, dans la province du Maule, à quelque 500 km au sud de Santiago, il rendait son âme à Dieu et s'en allait recevoir la récompense promise aux bons et fidèles serviteurs.

Monthey n'oublia point son enfant : un Office de Requiem fut célébré dans l'église où il avait été baptisé et à laquelle son cœur était resté attaché. « Durant ses pérégrinations missionnaires à pied ou à cheval, nous dit M. J.-M. Detorrenté, le souvenir du clocher de Monthey ne le quittait point. Il y pensait sans cesse avec une affection émue ».

L'idéal missionnaire qu'a servi avec tant de dévouement et de constance le bon Père Arthur Vannay, continue aujourd'hui de rayonner dans sa famille. Deux de ses nièces sont religieuses dans la Congrégation de St-Joseph d'Annecy : l'une, Sœur Germaine-Marie, est directrice de l'important Collège universitaire de Waltair, dans le diocèse de Visakhapatnam, en Inde ; l'autre, Sœur Marie-Hélène, enseigne à l'Ecole catholique d'Aigle. Leur frère Alphonse voulait aussi se consacrer à l'apostolat, à l'exemple de son oncle, dans la Congrégation des Rédemptoristes, mais la Providence lui demanda le sacrifice de ses plus chers desseins. M. J.-M. Detorrenté, qui nous communique aimablement ces précisions, nous écrit, en effet, que le jeune Père Alphonse mourut à Monthey, le 9 octobre 1938, à peine âgé de vingt et un ans (il était né le 27 octobre 1917), mais qu'une autorisation spéciale du Saint-Siège permit cependant de lui conférer les Ordres avant sa mort.

L'esprit, l'œuvre, la vie du Père Arthur n'ont pas été vains : après avoir travaillé lui-même à faire mieux connaître et mieux aimer le Christ dans le lointain Chili, il a éveillé tout près de lui, à Monthey, des vocations qui dans notre pays ou dans l'Inde immense poursuivent le labeur apostolique, tandis que le jeune Père Alphonse continue, avec son oncle, le Père Arthur, de porter près de Dieu le souci des âmes auxquelles ils voulurent se consacrer.

L. D. L.